

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 20

Artikel: La garniture de diamants : suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de danse, leurs églises, leurs marchands de choucroute et de saucisses, leurs théâtres, leurs sociétés musicales, etc.

Les Irlandais parlant la même langue que les Américains s'identifient plus facilement avec eux.

Cette population étrangère, qui peut faire pencher à son gré la balance du pouvoir dans la ville de New-York, est l'objet des flatteries et des faveurs de la démagogie. Ce sont les votes des Allemands et des Irlandais qui entretiennent l'influence des intrigants politiques, des magistrats inférieurs qui accordent leurs largesses aux étrangers pour s'assurer de leurs suffrages.

Quoique l'Américain vive généralement en bon accord avec ses voisins teutoniques, il vient de se mettre en collision avec eux par son puritanisme héréditaire. La tempérance convient peu aux Irlandais, et la loi par laquelle l'Etat de New-York a prohibé la vente de la bière, du vin et de quelque liqueur fermentée que ce soit, pendant la journée du dimanche, a vivement déplu aux Allemands. Les buveurs de la Germanie, qui aiment beaucoup le cabaret et assez peu l'église ont trouvé cette loi fort dure et sont résolus à ne rien négliger pour en obtenir le rappel. Ils ont pris la détermination de refuser leur appui politique à tout candidat qui ne s'engagerait pas à faire révoquer cette loi hostile aux brasseries.

(Notes tirées de la *Revue Britannique*.)

En relevant patiemment les chiffres donnés par les meilleurs géographes et les documents les plus autorisés, un journal anglais est parvenu à établir la statistique suivante :

Les habitants de la terre sont au nombre de 1,288 millions, dont 369 millions de race caucasienne; 525 millions de race mongole; 190 millions de race éthiopienne; 1 million de race indo-américaine et 176 millions de race malaise. Toutes ces races parlent respectivement 3,642 langues et professent mille religions diverses. La somme des morts pendant une année est de 333,333,333, c'est-à-dire 91,634 par jour, 3,730 par heure, et 60 par minutes, 1 par seconde, en telle sorte que chacune de nos pulsations marque le décès d'une créature humaine. Cette perte est compensée par un nombre proportionnel de naissances.

La durée moyenne de la vie humaine sur tout le globe est de trente-trois ans. Un quart de la population terrestre meurt avant sept ans, et une moitié avant dix-sept. Sur 10,000 personnes, une seule arrive à accomplir la centième année de la vie; une sur 500 atteint quatre-vingt-dix ans, et une seule sur 100 vient à soixante ans. Les hommes mariés vivent plus longtemps que les célibataires, et un homme de haute stature a plus de chance d'une longue vie que celui qui est de petite taille. Sur 1,000 personnes, il en est 65 qui se marient, et c'est dans le mois de juin et celui de décembre que les mariages sont les plus fréquents.

Les enfants nés au printemps sont généralement plus forts que ceux qui naissent dans les autres

saisons. La naissance et la mort ont le plus souvent lieu la nuit. Le huitième de la population seulement est propre à l'art militaire. La nature des professions exerce une grande influence sur la longévité; ainsi, sur 1,000 personnes des professions suivantes, voici les proportions de celles qui atteignent soixante-dix ans; parmi les prêtres, 42; les agriculteurs, 40; les négociants et les ouvriers, 33; les soldats, 32; les employés, 32; les ingénieurs et les avocats, 29; les professeurs, 27; les médecins, 24. Ainsi, ce sont ceux qui passent leur vie à chercher les moyens de prolonger celle des autres qui meurent les plus jeunes. La chose est moins bizarre qu'elle ne semble, quand on songe aux dangers que courent les médecins.

Il y a sur la terre 335 millions de chrétiens; 5 millions d'israélites, 588 millions qui professent l'une ou l'autre des nombreuses religions asiatiques; 160 millions de mahométans et 200 millions de païens. Parmi les chrétiens, 170 millions professent la religion catholique romaine; 80 millions la religion protestante et 76 millions suivent les croyances grecques.



Vers la fin du siècle dernier, un pasteur vaudois d'un grand mérite et dont le nom appartient à l'histoire de notre canton, se trouvait à Berne en qualité de pasteur français. Il était là depuis treize ans, et, pendant ce temps, il n'avait pas voulu ou pu apprendre l'allemand et n'avait à sa disposition que quelques mots, retenus au hasard, au moyen desquels il se tirait d'affaire comme il pouvait.

Un jour donc, au moment de quitter Berne, il allait faire une visite d'adieu à quelque patricien qui demeurait aux environs de la capitale. Embarrassé sur le chemin à prendre, il aborde un paysan qui se trouvait là et essaye de demander en allemand de quel côté il doit se diriger. Voyant son embarras, le paysan lui dit :

« Oh! mossieu. Il ne faut pas fous tonner tant de » peine pour me temander ça; che feux pien gom- » prentre en vrançais. »

Là-dessus, la conversation s'engage et notre pasteur s'étonne de voir que son interlocuteur parle facilement le français: il lui demande où il l'a appris.

« Est-ce que che n'ai pas été treise mois karson » t'écurie à Morges, » lui répond le paysan bernois.

— Comment, c'est en treize mois que vous avez appris le français. Voici treize ans que je suis à Berne, et je n'ai pas encore pu apprendre l'allemand.

Notre paysan regarde le *welsche*, et, avec le mouvement d'épaules que vous connaissez :

« Oh alors! il faut que fous soyez bougrement » pête! »

Le pasteur se le tint pour dit.



La garniture de diamants.

III

Qu'on juge de l'état de la malheureuse Flaminia au récit de telles catastrophes. Déjà près d'une année s'était écoulée depuis la réception de la dernière lettre de Vivaldi, et tout espoir de le revoir jamais était presque évanoui dans son

cœur, lorsque le premier dimanche d'avril (1523), à l'heure où les religieuses, après le service du soir, se promenaient dans la grande allée du jardin, on vint avertir la supérieure qu'un vieux pèlerin demandait la permission d'y être introduit. Elle y consentit, et bientôt on vit arriver un homme courbé sous le poids des ans, avec une longue barbe, un bourdon de 8 pieds, et une robe couverte d'amulettes et de coquillages. Il s'annonça comme venant de Notre-Dame de Lorette, puis, ouvrant la balle en forme d'armoire qu'il portait sur son dos, il se mit à étaler une pacotille d'agnus et de rosaires de toute espèce, de bagues d'étain qui avaient été passées au doigt de l'image miraculeuse, de petites figures en plomb représentant cette image, et un assortiment de croix garnies en similor, et fabriquées, assurait-il, avec du bois coupé sur la montagne des Oliviers.

Les jeunes recluses se pressèrent autour du vieillard pour examiner les pieux colifichets, et bientôt il eut allégé sa balle d'une bonne partie de son poids. Pendant ces petites transactions, le pèlerin, d'une prunelle noire et vive, et qui n'était guère en harmonie avec sa barbe grise et son dos voûté, examinait par dessous son large chapeau, les traits des différentes sœurs, puis, apercevant Flaminia qui, peu curieuse de ces raretés, demeurait assise à l'entrée de l'esplanade des châtaigniers, occupée à entendre une lecture que lui faisait Giacinta, il s'écria : ne pourrai-je donc avoir l'honneur de vendre aussi quelque chose aux deux révérendes que je vois sur ce banc ? Et, hâtant le pas aussi vivement que son âge paraissait le comporter, voici, leur dit-il, de nouveaux agnus à feuillets de fin papier rose, avec une belle bordure en or : daignez, mes charitables révérendes, en prendre chacune un ; je les cède à bon marché. En achevant ces mots, le pèlerin se pencha vers Giacinta pour placer les images dans le livre qu'elle tenait, et en même temps il lui dit à voix basse : Je suis Tiburzio ; à demain la réponse. Giacinta, à ces mots, se levant avec vivacité, referma promptement son livre, paya le pèlerin, et prenant par le bras son amie, dont l'extrême émotion menaçait de les trahir, elle lui fit traverser la grande allée pour regagner le couvent.

— Qu'a donc Flaminia ? dit l'abbesse en les voyant passer, elle me semble indisposée.

— Ce n'est rien, répondit Giacinta, le soleil d'avril l'a éprouvée, elle se sent un peu de migraine, et va reposer un moment.

— Ayez bien soin de cette chère enfant, et ne la quittez pas.

— Soyez tranquille, madame.

Arrivées à la cellule, les deux amies s'y renfermèrent, et dépliant avec précipitation le papier que recélaient les agnus, elles y trouvèrent une lettre de Lorenzo ; car Tiburzio était un valet intelligent et dévoué que le chevalier avait pris à son service lors de sa mission auprès de S. S., et qui dès lors ne l'avait pas quitté. Voici le contenu de l'épître que ce messager fidèle venait de faire parvenir si adroitement à son adresse.

« Je vis encore, chère Flaminia ; je vis et ne suis pas loin de vous, et bientôt j'espère m'en rapprocher davantage. C'est du rivage délicieux de Bayes que je vous écris ; ma tente est dressée sur les ruines de Cumés. Déjà j'aurais gagné Civita-Vecchia avec le Grand-Maitre et toute sa flotte, si les suites d'une blessure grave ne me retenait ici, en compagnie d'un assez grand nombre de chevaliers, malades ou convalescents comme moi. Mais soyez tranquille sur mon sort ; l'air pur et la température agréable de ces lieux nous rétablissent à vue d'œil : dans peu nous serons en état de nous rembarquer aussi.

» Quelques jours après mon retour à Rhodes, Soliman arriva dans l'île suivi de nouvelles forces ; la place fut exactement investie, et le siège recommença avec la plus grande activité. Que de fureur, que d'opiniâtreté d'une part ! De l'autre, que de valeur et de dévouement ! Le courage de notre vénérable chef et de ses dignes chevaliers s'est signalé par les plus admirables exploits. Hélas ! je n'ai pu longtemps en être témoin, ni participer à cette illustre défense : dès les premiers engagements, atteint d'une flèche à la poitrine, je n'ai fait que languir loin des remparts, jusqu'à la fin de l'année, époque à laquelle l'épuisement de nos munitions, et la

rébellion de la population grecque, a enfin forcé Villiers de l'Île-Adam à accepter la capitulation honorable qui lui a été proposée. Il est juste d'avouer qu'elle a été observée par les Infidèles avec une bonne foi à laquelle nous ne nous attendions guère ; il est juste aussi de rendre hommage à la loyauté du vainqueur, et l'histoire un jour consignera dans ses pages ces paroles de l'altier Soliman, lorsqu'il vit le Grand-Maitre prêt à s'embarquer : *En vérité, ce n'est pas sans peine que j'oblige ce vieillard, à son âge, à quitter sa maison !*

» Le premier jour de l'année, chargée de tout ce qui restait de ses braves défenseurs, et d'une multitude de Rhodiens de tout âge et de tout sexe, la flotte de la religion mit à la voile, et nous allâmes débarquer à Candie. L'inquiète jalousie des Vénitiens ne nous ayant pas permis d'y séjourner longtemps, Messine nous offrit un asile ; mais hélas ! à peine sommes-nous établis dans cette ville, qu'une peste affreuse s'y manifesta, et nous oblige à l'abandonner précipitamment. Nous nous embarquons de nouveau, et venons mouiller à Bayes : c'est là, je l'espère, que se terminera notre Odyssée.

» Je commence à reprendre de l'appétit, et chaque jour j'essaie mes forces renaissantes par quelque courte promenade dans cette terre classique. J'ai déjà visité le palais de César, les bains de Néron, et cet Averno redoutable, où, il y a peu de jours encore, je croyais bien descendre tout de bon. Hier, jaloux d'interroger la Sibylle, quoique privé du rameau d'or, je me suis aventuré dans sa grotte profonde. Je ne lui ai point demandé si la richesse et les honneurs m'attendaient dans le reste de ma carrière, mais seulement si je pouvais compter sur la fidélité de celle que j'aime, et la bonne déesse a daigné m'assurer que je pouvais être, à cet égard, dans une tranquillité parfaite. Quelle que soit la foi que j'aie dans ces oracles, je ne serai cependant pas satisfait que vous-même, chère Flaminia, n'ayez pris la plume pour confirmer celui-ci. Tiburzio que j'envoie tout exprès à Viterbe, se chargera de votre réponse. Adieu ; donnez-la-moi bien longue et bien détaillée sur tout ce qui vous concerne. »

Dès que Flaminia fut un peu remise de l'agitation que lui avait causée l'apparition inattendue du valet de son amant et le message consolateur dont il était chargé, elle se mit à écrire, et comme Lorenzo était encore dans l'ignorance du second mariage du baron de Grimani, et de la persécution dont sa fille était l'objet, elle lui fit, à son tour, l'historique de tout ce qui s'était passé dans sa famille depuis le moment de leur séparation, en l'invitant, quelle que fût son impatience de le savoir plus rapproché d'elle, à ne se remettre en mer qu'après son parfait rétablissement. Le lendemain, sous prétexte d'apporter encore quelques-unes de ses petites croix de la montagne des Oliviers, qui lui avaient été demandées, Tiburzio revint au monastère, et la lettre fut heureusement consignée par l'adroite et officieuse Giacinta.

Lorenzo lut et relut mille fois la tendre missive, enchanté des assurances d'amour et de fidélité que lui donnait son amie, mais il ressentit une vive peine en apprenant la conduite de son père avec elle, et les perfides manœuvres que sa belle-mère, conjointement avec l'abbesse, employait pour l'obliger à prononcer des vœux qui devaient la lui ravir pour jamais.

(La suite au prochain numéro.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

INSTRUCTION

sur l'assainissement des habitations et des rues.

En vente chez tous les libraires de Lausanne et au Bazar Vaudois, au prix de 50 cent.

Cette brochure, publiée par les Autorités communales de Lausanne, est le résultat du travail d'une Commission technique d'assainissement qui a réuni dans un petit manuel accompagné de nombreuses planches, toutes les données disséminées sur les questions relatives aux constructions d'égoûts, d'obturateurs, de fosses fixes et mobiles.

Les constructeurs tout comme les propriétaires de maisons, soucieux de la salubrité de leurs habitations, y trouveront bon nombre d'indications utiles et pratiques.